

je ne vois pas pourquoi les voleurs n'auraient point adopté un costume vert et bleu...; ça me paraît assez logique.

M. Flanaganville regarde la femme, qui a replié son mouchoir sur ses mèlans, et reprend : — A-t-on été chercher la garde ? — Pourquoi faire la garde ? — Mais pour tâcher de l'arrêter. — Ah ! il se moque de la garde. — Par où donc s'est-il sauvé ? — Par cette fenêtre du troisième. — Ah ! mon Dieu ! il faut être bien harassé. — Il a volé ensuite au quatrième et dans les mansardes. — Il paraît qu'il a volé dans toute la maison, ce gaillard-là ! — Mais dans ce moment on ne l'aperçoit plus.

M. Flanaganville regarde en l'air. Son fils en fait autant. Ils ne veulent pas s'éloigner sans avoir vu arrêter le voleur vert et bleu. Au bout d'un certain temps, tout le monde s'écrie : « Il est là sur l'arbre ! »

Aussitôt un gamin grimpe à l'arbre en disant : — Je l'aurai !

Et M. Flanaganville dit à son fils : — Voilà un gamin qui s'expose beaucoup, c'est un trait de courage qui lui sera honneur... Grave-le dans ton esprit, Tanase !

Bientôt le gamin redescend de l'arbre en criant : — Je le tiens !

En effet, il tenait dans une main un fort beau perroquet vert et bleu.

— Eh quoi ! s'écrie M. Flanaganville, il s'agissait d'un perroquet ! Anastase, nous sommes floués... — Qu'est-ce que cela veut dire ? papa. — Cela veut dire : trompé, attrapé, fait au même ; c'est un affreux mot dont il ne faut jamais te servir... Allons, en route...

Ah ! voilà Dupont... bonjour, Dupont... Comment se portent ta femme, ta fille et tes trois chiens, Dupont ? tu es maigri, Dupont ; je te trouve le fond des yeux jaune, est-ce que tu couves une maladie ?...

Le monsieur auquel Flanaganville s'est adressé essaye de placer quelques paroles ;

— Tu ne viens pas me voir... Je comptais sur toi, pour avoir une recommandation près d'un chef de bureau que tu connais...

— Mais, mon chor, est-ce que j'ai le tems !... demande à Tanase si j'ai un moment à moi dans la journée... des affaires par-dessus la tête !...

Et M. Flanaganville bavarde pendant trois quarts d'heure dans la rue avec son ami Dupont : c'est celui-ci qui le quitte, sans quoi il causerait encore.

Le père et le fils se sont remis en marche. Tout à coup M. Flanaganville s'arrête en regardant en l'air et s'écrie :

— Le feu... le feu... il y a le feu dans cette maison !

Chacun se prossse autour de lui, on ragarde, on aperçoit en effet un nuage de fumée qui a quelque intensité et qui s'élève assez haut dans les airs.

— C'est dans la maison derrière celle-ci... Oh ! sentez-vous l'odeur de la suie !... C'est un feu de cheminée, mais ils sont parfois fort dangereux. Anastase, reste là, je vais chercher les pompiers.

Et M. Flanaganville plante son fils au milieu de la rue, court s'informer où est le poste de pompiers le plus voisin et s'empresse d'aller requérir leur secours. Bientôt il revient avec une escouade de pompiers qui traînent avec eux leurs pompes parce qu'on leur a dit que le feu était violent. Ils frappent à la maison que Flanaganville leur indique. Celui-ci dit au concierge : — Chez qui est le feu ? — Quel feu ?... Celui qu'on voit d'en bas, la fumée s'élève derrière votre maison. — C'est le tuyau du four du fabricant de porcelaine, c'est tous les jours comme cela, il n'y a pas le moindre feu.

M. Flanaganville se pinç les lèvres. Les pompiers le regardent de travers, il s'esquive et cherche son fils. Ce n'est qu'au bout d'une heure qu'il parvient à découvrir son rejeton dans la boutique d'un pâtissier. Il paye la galette que l'enfant mangeait pour passer le temps et se remet en route avec lui en s'écriant :

— Fichtre ! ne nous amusons pas en route ! nous avons affaire au faubourg Saint-Germain, nous sommes en retard. J'ai envie que nous prenions un cabriolet pour nous hâter... en voilà justement un qui passe... Oh ! eh ! cocher... Oui, arrêtez.

M. Flanaganville et son fils montent en cabriolet. Le jeune Anastase est très-joyeux d'aller en voiture et son père se dispose à lui raconter l'origine des cabriolets qui suivant lui, ont commencé par des brouettes, lorsque tout à coup il s'interrompt pour dire au cocher :

— Ne prenez pas par là, c'est le plus long ; vous n'êtes pas à l'heure, vous ne devez pas tenir à prendre le plus long. Prenez cette petite rue, nous biaiserons, c'est le plus court. — Mais, monsieur, par ce chemin-là il y a presque toujours des embarras de voitures, et on est quelquefois obligé d'attendre longtemps. — Allez donc, je vous réponds de tout.

Le cocher céde aux désirs de son bourgeois, mais, ainsi qu'il l'avait prévu, en tournant devant Saint-Eustache, il est obligé de s'arrêter derrière un fiacre, qui est arrêté par un milord, qui a devant lui une charette, qui est derrière une citadine, qui est accrochée à un tombereau chargé de pierre, et le tombereau, en voulant aider la citadine à se dérocher, s'est tourné en travers de manière que ce qui restait de passage dans la rue se trouve barré, et que sur une seconde file on aperçoit un porteur d'eau, un canyon, un fiacre, un omnibus et plusieurs cabriolets qui attendent leur tour.

Le cocher qui mène M. Flanaganville et son fils jure d'une façon très-énergique, en s'écriant : — Là ! qu'est-ce que j'avais dit ! ça ne manque jamais par ici.

— Oh ! cela ne va pas être long, dit M. Flanaganville. Cinq minutes s'écoulent. Au lieu de se détacher, les deux voitures semblent plus empêtrées que jamais l'une dans l'autre, et quelques voitures de derrière ayant voulu essayer d'avancer, ont encore augmenté l'embarras en diminuant l'espace nécessaire pour parvenir à dérocher celles qui tiennent.

Le cocher jure plus fort. M. Flanaganville lui dit : — Au fait je crois qu'il vaut mieux retourner et prendre un autre chemin. L'automobéon met sa tête en dehors de la capote et jure à faire tomber la soudre, en murmurant :

— Oui, retournez donc à présent !... Plus de vingt voitures derrière nous, nous sommes bloqués ! Nous v'là ici jusqu'à ce soir... nom d'un nom ! d'un nom ! d'un nom !...

M. Flanaganville regarde à son tour. La rue est entièrement encombrée de voitures, de porteurs de meubles, de brancards, de marrachiers ; enfin, de gens à pied et à cheval qui attendent que le passage soit rétabli, et à chaque minute la bagarre augmente, parce que dans ce quartier populeux et très-fréquenté les curieux, les bandards et les oisifs viennent encore augmenter l'encombrement et qu'il arrive toujours de nouvelles voitures par devant et par derrière.

Bientôt les cochers s'impatientent, les charriers se mettent en colère, les porteurs de brancards les injurient, les voituriers leur répondent, souvent les piétons prennent parti pour l'un ou pour l'autre, tout le monde crie, et on entend ces phrases :

— Dis donc toi, là bas !... est-ce que tu vas nous faire coucher ici ? — De quoi qu'il se mêle celui-là !... Est-ce que tu nous apprendras notre métier ? malin ! — Si vous aviez appuyé un peu à gauche en faisant reculer le porteur d'eau, on aurait pu passer.

— Voyez-vous ch' que-cc qua voula que je recula, celui-là ! pour quo mon tonna il soya brisa. — As-tu-fini, charabia ! — Allons, sifitre charretier, finissons-en ! — Laissez au moins un peu de place pour les piétons, ils vont nous écraser tous !

— Gnâ pas de danger ! Passez donc, ma petite mère, faites vous-même. — Si cette dame passe là, le tonneau pourrait bien y passer... Eh ! eh ! eh ! — Il faut avouer qu'il y a des gens bien manants, bien grossiers. — Veux-tu faire ta coloquinte, loi là-bas...

— Eh ! hû !... eh ! hû ! dia !... hû dia !... sacré mille...

Ici les jurements deviennent tellement énergiques que M. Anastase a peur et se met à pleurer en disant : Je veux m'en aller.

— Tu as raison, mon fils... d'ailleurs je ne puis pas voir souffrir une bête comme cela, ça me fait mal. Tenez, cocher, voilà vingt sous... non descendons.

Et M. Flanaganville descend du cabriolet avec

son fils sans écouter les cris de son cocher qui prétend qu'il devrait au moins lui payer l'heure.

Après avoir manqué dix fois d'être écarté par son rejeton, M. Flanaganville est parvenu à sortir de la bagarre ; mais il marche au hasard, il ne sait plus où il va tant cette scène l'a impressionné ; enfin, le père et le fils se trouvent, sans trop savoir comment, devant l'entrée des Tuilleries.

M. Flanaganville et Anastase traversent le jardin, mais alors le papa veut régler son fils de la vue des poissons rouges qui sont dans le grand bassin. Ce n'est qu'après avoir entendu l'horloge du château sonner cinq heures que M. Flanaganville s'écrie :

— Cinq heures ! ah bah !... pas possible !... et ta mère qui nous dit que le dîner serait servi à cette heure-là... Il faut rentrer bien vite... il faut même prendre une voiture pour ne pas être trop en retard.

M. Flanaganville quitte à regret les poissons rouges ; il conduit son fils à une place de sarcres, n'en prend pas, parce que cette fois il veut un milord, fait ainsi trois places sans trouver de milord, et finit par prendre un cabriolet. Il se fait conduire chez lui et y arrive à six heures passées.

Le dîner a été réchauffé plusieurs fois ; madame est de mauvaise humeur.

— Au moins, dit-elle, j'espéro que tu as fait toutes tes visites et n'as pas oublié ton oncle.

— Eh ! mon Dieu ! cela m'a été impossible, répond M. Flanaganville. — Tu n'as pas été chez ton oncle ? — Ni chez les autres ; demande à ton fils si j'ai eu le temps, si j'ai eu un moment à moi dans la journée. Puisque nous avons été obligés de prendre une voiture pour revenir.

— Ah ! ça, c'est vrai ! dit M. Anastase ; nous avons été floués dans nos courses... moi je n'ai pas faim, je n'ai cependant tortillé qu'un bouillon et six sous de galette, mais je suis fatigué à en cligner..., aussi j'ai bien envie de dormir !...

Mme Flanaganville regarde son fils avec étonnement et dit à son mari : — Ah ! quelle horreur !... qu'est-ce que j'entends ! grand Dieu ! est-ce là l'éducation que vous donnez à votre fils ? — Par exemple ! je lui ai défendu ces mots-là, au contraire. — Mais si vous ne les aviez pas dits devant lui. — Ma chère amie, quand on est aussi occupé que je le suis, on ne fait pas toujours attention à ce qu'on dit. Mais sois tranquille..., je me charge de l'éducation d'Anastase..., il faut seulement que j'aille un peu de temps à moi.

PAUL DE KOCK.

## LA REVUE CANADIENNE.

MONTREAL, 27 JANVIER, 1846.

### Histoire de la Semaine.

Enfin la malle du 4 janvier est arrivée en cette ville, dimanche à 3 heures, p. m. Nous n'avons pu avoir nos journaux que lundi matin ; c'est à cette circonstance, que sera dû l'ordre si imparfait dans lequel nous jetons dans nos colonnes les extraits les plus intéressants, que nous avons choisis à première vue.

La nouvelle la plus importante, la plus extraordinaire, la plus merveilleuse, celle qui a surpris tout le monde, c'est le rappel de Sir ROBERT PEEL au pouvoir.

Voici la liste officielle du nouveau ministère. Premier lord de la Trésorerie.—Sir Robert Peel. Lord Chancelier.—Lord Lyndhurst. Secrétaire des Affaires Etrangères.—Comte d'Aberdeen. Secrétaire des Colonies.—L'Honorable W. E. Gladstone. Secrétaire du Département de l'Intérieur.—Sir James Graham. Chancelier de l'Echiquier.—Honble. H. Goulbourn. Président du Conseil.—Duc de Buccleuch. Président du Bureau du commerce.—Le Comte Dalhousie.

Premier Lord de l'Amirauté.—Le Comte Ellenborough. Commandant des Forces.—Duc de Wellington. Secrétaire de la Guerre.—Honorable Sydney Herbert. Maître-Général des Postes.—Comte de St. Germain. Sous-Secrétaire des Colonies.—Le Comte Lyttleton.

Ainsi Lord JOHN RUSSELL n'a pu former le cabinet ; c'est Pécheur le plus cruel qu'ait subi jusqu'à aujourd'hui